

ture des six mille vers qui composaient le poème, mais ce ne peut être là qu'une omission involontaire. Toutefois, le seigneur, très honoré du cadeau, témoigna d'empressés remerciements.

C'est sous le règne de Louis XIV que les étrennes atteignirent, — comme tout le reste, — le faste suprême.

Aus jeunes seigneurs, les épées, les habits d'apparat, les nécessaires d'abbés, enseignent la dignité future de leur état. Aus petites filles de qualité, des parures, des robes de gala. C'est la poupée somptueuse du prix de 700 livres, fournie par Delaborde à M^{lle} la grande Princesse. C'est la chambre en miniature, de 2000, écus offerte par le cardinal de la Valette à M^{lle} de Bourbon, et cette autre chambre, don du cardinal de Richelieu à M^{lle} de Brézé, où est représentée une femme en couches et son entourage nécessaire, jeu de maternité dont personne ne s'effarouche. Les présents des grands ne sont pas moins curieusement choisis : dentelles, manchons, gants de senteur, agrafes, éventails, ferrets, boucles, chiens de Bologne, minuscules et soyeux bichons qu'on portait dans l'aumônière.

M^{me} de Montespan était une des personnes qui recevaient le plus de présents, et qui en rendaient le moins.

DESTUTAYRE.

DANS LES ALPES

(SUITE)

LE PETIT POU CET

(Suite)

Il y avait une fois un homme et une femme qui avaient douze fils. Le plus jeune s'appelait Jean, mais on le désignait habituellement sous le nom de *Petit Poucet*, parce qu'il n'était pas plus haut que le pouce.

Un jour que les enfants étaient aus champs, le père dit à la mère :

— Nous sommes trop pauvres pour nourrir tant d'enfants. Il faut trouver un moyen pour nous en défaire. Demain, je vais les égarer dans un bois et nous en serons débarrassés.

Petit Poucet avait surpris toute cette conversation, caché qu'il était dans la garenne aus lapins. Il s'emplit les poches de fèves, et le lendemain quand le père emmena ses enfants dans la forêt, Petit Poucét marchait à distance après ses frères. laissant tomber des fèves tout le long de la route.

Quand ils furent arrivés très avant dans le bois, le père dit à ses enfants :

— Attendez-moi ici un moment, je vais revenir bientôt.

Il partit et ne revint pas.

Les enfants commencèrent à se lamenter, mais Petit Poucet les rassura et leur dit de le suivre. Toujours en suivant la trace des fèves ils purent revenir à la maison.

Aussitôt, Petit Poucet courut se blottir dans la garenne aus lapins et de là il entendit le père qui disait à la mère :

— Je ne sais comment il a pu se faire que nos enfants aient su revenir à la maison. Demain je vais les égarer d'un autre côté de la forêt

Le lendemain donc, après le déjeuner, le père conduisit ses enfants d'un autre côté de la forêt. Petit Poucet marchait derrière les autres, semant sur la route des miettes de pain dont il s'était rempli les poches. Quand ils furent arrivés à l'endroit le plus profond de la forêt, le père dit encore à ses enfants :

— Attendez-moi ici un moment, je reviendrai bientôt.

Il ne revint pas. Alors Petit Poucet chercha la trace des miettes de pain, mais les oiseaux les avaient mangées, et les douze frères ne purent retrouver le chemin de leur demeure.

Ils marchèrent à l'aventure pendant toute la journée, et quand la nuit fut venue ils étaient bien fatigués. Ils aperçurent enfin une faible lumière qui brillait au loin, et se dirigèrent de ce côté. En approchant, ils virent que c'était une cabane dont la fenêtre était éclairée et se résolurent d'y demander l'hospitalité.

Ils frappèrent à la porte de la maison. Une femme vint leur ouvrir. Les douze frères lui dirent :

— Notre père nous a abandonnés dans un bois, et nous avons marché tout le jour sans pouvoir retrouver le chemin de notre maison. Ayez compassion de nous, donnez-nous quelque chose à manger, et laissez-nous passer la nuit sous votre toit

La femme leur dit :

— Je vous recevrais bien volontiers, mais je crains pour vous, parce que mon homme est un ogre qui dévore les en-

fants. Mais je vous cacherais si bien qu'il ne pourra pas vous découvrir. Il rentrera bientôt, vous vous tiendrez bien cois toute la nuit et je vous ferai partir de grand matin avant qu'il ne s'éveille.

Elle leur donna à manger et à boire et les cacha sous le lit en leur recommandant le silence. Bientôt après l'Ogre rentra, et se mit aussitôt à flairer de tous côtés en grognant :

— Je sens l'odeur de la chair fraîche.

— Tais-toi donc, brute, lui dit sa femme, personne n'est venu ici.

Mais l'Ogre flairait toujours en répétant :

— Je sens l'odeur de la chair fraîche.

Alors sa femme alla à l'étable, prit un jeune mouton et le servit à son homme qui le dévora en un clin d'œil. Après quoi, l'ogre tomba dans un profond sommeil.

De bon matin, la femme de l'ogre réveilla les douze enfants et leur enjoignit de s'éloigner au plus vite, leur disant que si son homme les apercevait à son réveil il les dévorait tous. Ils quittèrent donc la maison de l'ogre et coururent à travers la campagne.

JACOB CHRISTILLIN.

(A suivre)

LE DÉBARQUEMENT DE CADOU DAL EN 1803

DANS LA TRADITION POPULAIRE

Qui ne connaît pour l'avoir déjà parcourue la falaise crayeuse, dont chaque anfractuosité, depuis Saint-Valery-sur-Somme jusqu'à Dieppe, abrite une de ces petites plages : Onival, Ault, Mers, Le Tréport, Criel, Berneval, où surabondent les galets, où la végétation est tantôt br l e du soleil et tantôt dess ch e par la brise.

Envahies, chaque été, par la foule des baigneurs, spécialement recommand es aux familles nombreuses et d'humeur paisibles qui pratiquent la pêche aux moules et aux crevettes, ces plages ne sont pas rest es en arrière des progrès du confort moderne, et des villas multicolores, semblables à des boîtes de laque japonaises, s'échelonnent aujourd'hui le long de l'aride falaise.

Il y a cent ans, cette côte n'était guère visit e que par les contrebandiers, mais pour être moins hospitalière, elle n'en

LA TRADITION

DANS LES ALPES

(SUITE)

LE PETIT POUCKET

(Fin).



COMME presque aussitôt, l'ogre se réveilla, féroce et affamé et flairant à droite et à gauche, en criant : « Je sens l'odeur de la chair fraîche », sa femme lui servit un veau pour donner le temps aus douze frères de s'éloigner. L'ogre dévora le veau et se remit à flairer de tous côtés. Il flaira sous le lit à la place des douze enfants : — Je sens l'odeur de la chair fraîche, où sont-ils ? où sont-ils ?

Sa femme lui dit :

— Ils sont partis, mais si tu veu les trouver, prends de ce côté.

Et elle indiquait au géant une direction toute opposée à celle qu'avaient prise les enfants. L'ogre se mit aussitôt en campagne. Quand il vit qu'il se trompait, il revint sur ses pas et changea de direction. Son flair le guida du côté des douze frères. Le Petit Poucet avait grimpé à la cime d'un sapin pour examiner le pays et reconnaître sa route. Il vit venir de loin l'ogre plein de fureur. Il cria aussitôt à ses frères :

— L'ogre s'approche ; cachez-vous pendant que je vais essayer de l'égarer !

Alors il grimpa sur un autre arbre plus éloigné et cria au géant :

— C'est par ici !

Pendant que l'ogre courait vers lui, Petit Poucet grimpa lestement sur un autre arbre plus éloigné encore en criant toujours :

— C'est par ici !

Et ainsi, d'arbre en arbre, il parvint à l'égarer.

Quand il crut le géant assez éloigné pour que son flair ne put le remettre sur leur trace, il revint en toute hâte auprès de ses frères. Ils se remirent en marche et retrouvèrent le chemin de leur demeure.

Grand fut le désappointement du père quand ses fils revinrent à la maison. Voyant que nul moyen ne réussissait pour les perdre, il quitta un beau matin sa femme et ses enfants et partit tout seul pour chercher fortune au loin.

Chemin faisant, il rencontra un grand monsieur qui lui dit :

— Où vas-tu ?

— Je vais gagner de l'argent pour nourrir mes enfants.

— Veux-tu me les vendre ?

— Oui, volontiers.

— Combien sont-ils ?

— Douze.

— C'est bien ; tel jour, à telle heure, je serai chez toi et je les emmènerai.

Le jour convenu, le père cacha dans un grand sac tous ses enfants, excepté Petit Poucet. Le grand monsieur qui n'était autre que le diable lui-même, arriva accompagné de ses cinq enfants habillés de rouge. Il ne vit qu'un tout petit garçon, et dit au père :

— Tu m'as promis de me donner douze enfants et je n'en vois qu'un ; où sont les autres ?

— Je vous ai promis de vous donner douze enfants. Cet enfant se nomme Douze. Prenez-le et nous sommes quittes.

Le marché était fait. Le Diable ne sut que répondre. Cependant, il s'approcha du grand sac où les onze frères de Poucet étaient cachés et y plongea son épée jusque à la garde. L'un des enfants fut blessé, mais quand le diable retira son épée, le tissu du sac essuya la lame de façon qu'elle ne portait pas une tache de sang. Le diable emmena

donc Petit Poucet avec ses cinq enfants vêtus de rouge et l'installa avec eux dans sa demeure.

Le diable nourrissait bien Petit Poucet, car il se promettait de le manger aussitôt qu'il serait gras. Mais la sainte Vierge, qui avait pris l'enfant sous sa protection, résolut de le sauver. Un soir, le diable dit :

— Je crois que le Petit Poucet est assez gras. Cette nuit je vais le tuer.

Quand les six enfants furent endormis dans leur lit, la sainte Vierge couvrit un des enfants rouges des vêtements bruns du Petit Poucet. Puis elle prit celui-ci par la main et le conduisit au loin. Au milieu de la nuit, le diable vint au lit des enfants pour tuer Petit Poucet. Il plongea son poignard dans le corps de l'enfant vêtu de noir, l'emporta et le dévora.

Le lendemain, quand le diable ne vit plus que quatre enfants il entra dans une colère furieuse. Il sortit aussitôt de chez lui et parcourut la campagne à la recherche de Petit Poucet. La sainte Vierge avait travesti Petit Poucet en berger et s'était changée elle-même en brebis.

Le diable s'approcha du berger et lui dit :

— N'as-tu pas vu un petit garçon haut comme le pouce ?

— Ous ta ta ta, lui répondit le berger.

— Tu ne me comprends pas. Je te demande si tu as vu un petit garçon pas plus haut que le pouce ?

— Ous ta ta ta.

Cet homme est fou pensa le diable en s'éloignant.

Quand il fut de retour chez lui, sa femme, qui était bien plus malicieuse et plus rusée, lui dit :

— Eh bien, l'as-tu trouvé ?

— Je n'ai vu qu'un berger qui gardait une brebis et quand je l'ai questionné, il ne m'a répondu que par ce mot : Ous ta ta ta.

— Mais, grosse bête, le Petit Poucet c'était lui-même.

Le diable comprit qu'une puissance supérieure à la sienne protégeait visiblement le Petit Poucet.

Le lendemain la sainte Vierge transforma le Petit Poucet en prêtre et se changea elle-même en chapelle. Le diable battit la campagne et aperçut enfin la chapelle. De devant la porte il cria au prêtre :

— Avez-vous vu un petit garçon haut comme le pouce ?

Le prêtre se tourna vers lui et lui dit :

— *Dominus vobiscum.*

— Vous ne me comprenez pas. Avez-vous vu un tout petit garçon pas plus haut que le pouce ?

— *Dominus vobiscum.*

Ce prêtre est fou, pensa le diable en s'en retournant.

— Quand il rentra chez lui, sa femme lui dit :

Eh ! bien, l'as-tu vu, cette fois ?

— Je n'ai vu qu'un prêtre dans une chapelle. Quand j'ai voulu l'interroger il ne m'a répondu que *Dominus vobiscum.*

— Mais, triple bête, le Petit Poucet c'était lui-même.

Le lendemain, la sainte Vierge changea le Petit Poucet en pont, et se transforma elle-même en rivière pour couler sous le pont. Encore une fois le diable parcourut la campagne, jurant par tous les diables que pour le coup le Petit Poucet ne lui échapperait pas.

Il fut pourtant bien étonné de voir une rivière et un pont où il n'en avait jamais vus.

— C'est drôle, tout de même, pensa-t-il, c'est un pont neuf, il doit être bien solide. Passons un peu.

Mais quand il fut au milieu, le pont s'écroula tout d'un coup et le diable se trouva dans la rivière qui l'emmena au loin. Et la sainte Vierge et le Petit Poucet montèrent ensemble au Paradis.

*
**

La première partie du conte est presque identique avec le Petit Poucet primitif conté par Perrault. La seconde partie renferme quelques réminiscences de la première, mais la fin s'en détache complètement.

Dans une autre version du même conte, le diable, après avoir emmené Petit Poucet de la maison paternelle, le conduisit en enfer où il lui confia la garde des clefs.

Un jour, tous les diables partirent pour assister à la mort d'une sainte personne. Malgré leurs efforts réunis, ils ne purent parvenir à avoir son âme, et ils revinrent furieux et dépités. Quand ils arrivèrent à la porte de l'enfer, ils frappèrent de grands coups.

— Qui est là ? cria le Petit Poucet.

— C'est nous, ouvre donc.

— Ah ! c'est vous ! Eh bien, vous pouvez rester dehors.

— Ouvre-nous promptement, entends-tu ? et ils ébranlaient la porte, mais Petit Poucet l'avait fermée à double tour, et solidement barricadée.

— Veux-tu nous ouvrir ? hurlèrent les diables.

— Je vous ouvrirai, mais à une condition.

— Laquelle ?

— A la condition de me donner autant d'âmes que ma calotte pourra en contenir.

— Soit, ouvre-nous la porte.

Alors, Petit Poucet ouvrit la porte de l'enfer. Quand tous les diables furent rentrés il se plaça sur le seuil en tenant levée sa calotte à laquelle il avait ôté le fond. Toutes les âmes qui étaient en enfer entrèrent dans la calotte et toutes en sortirent au grand désespoir des diables qui voyaient qu'elle ne se remplissait jamais.

Restait une vieille femme qui avant de passer par la calotte dit aus diables en ricanant.

— Désormais, vous serez seuls ; vous allez pouvoir vous *corneyer* à loisir les uns les autres.

Petit Poucet lui dit :

— Puisque tu es si méchante, reste donc !

Alors il suivit les âmes qu'il avait délivrées et quitta l'enfer. Il conduisit ces âmes au loin, cherchant un lieu pour y demeurer. Chemin faisant, il rencontra le bon Dieu qui lui demanda :

— Où vas-tu ?

— Je vais bâtir un paradis pour moi et pour ces âmes. Veux-tu faire paradis ensemble ?

— Oui, je veu bien ; seulement j'exige que la première fête soit à moi.

— Et moi je veu, dit le Petit Poucet, que la première fête soit en l'honneur de saint Jean mon patron.

— A cette condition-là, je me sépare de toi ; car je veu que la première fête soit la Fête-Dieu.

— Arrangeons-nous à l'amiable, dit le Petit Poucet. Je vous laisse la première fête ; je prends la deuxième pour mon patron, il pourra bien se contenter.

Dans une troisième version, Petit Poucet était chargé par le diable de conduire en enfer un mulet chargé de sable, d'un endroit à un autre. Il avait reçu la recommandation de faire les charges aussi lourdes que possible, et il s'en acquittait à merveille. Un jour donc que Petit Poucet avait chargé son mulet plus que de coutume, celui-ci lui dit :

— Si tu savais qui je suis, tu ne me ferais pas porter des charges aussi lourdes.

— Et qui es-tu ?

— Je suis ta tante qui est morte, et j'ai été changée en mulet en punition de mes fautes.

— Fallait me le dire plus tôt !

Sur ce, le Petit Poucet monte à cheval sur le mulet, quitte l'enfer, et tous deux prennent le chemin du Paradis.

JACOB CHRISTILLIN.

(A suivre.)